

2 Rois 4, 18-37

Marc 1, 29-39

*... Une guérison peu spectaculaire ? ...*

Chaque semaine j'ai du mal à choisir parmi les différentes perspectives que les lectures bibliques me proposent. Quelle perspective choisir pour que l'Écriture nous rejoigne là où nous en sommes, chacune et chacun pour notre part. Chacune et chacun avec ses attentes déçues, ses espérances refroidies ou au contraire ses espérances folles.

Quelle perspective, quelle guérison choisir : celle du fils de la femme de Sunem, les guérisons que Jésus a fait à Capharnaüm... ou cette guérison peu spectaculaire de la belle-mère de Jésus ?

Ce matin je vous propose de nous attarder sur la guérison de la belle-mère de Pierre. Cela semble une toute petite nouvelle au passage de rien du tout. Mais l'Évangile nous apprend justement à ne pas mépriser ce qui semble petit, insignifiant. Et de plus si cette petite histoire est racontée, c'est qu'elle est essentielle. Essentielle pour que l'Évangile soit annoncé, essentielle pour que nous saisissons ce que Dieu nous propose pour nous faire vivre. C'est pourquoi je vous invite à relire le texte attentivement avec moi :

*« En sortant de la synagogue, ils se rendirent avec Jacques et Jean à la maison de Simon et d'André. La belle-mère de Simon était couchée avec de la fièvre; aussitôt on parla d'elle à Jésus. Il s'approcha, la fit lever en lui prenant la main, et [à l'instant] la fièvre la quitta. Puis elle se mit à les servir.*

Tout d'abord quand Jésus s'avance vers quelqu'un, cela évoque la grâce de Dieu. Il ne nous regarde pas de haut, car chacune et chacun de nous est précieux dans ses yeux. Et en Christ Dieu s'approche de nous pour nous guérir, pour nous libérer, pour nous donner la vie.

Et quand Jésus entre dans une maison, cela évoque la présence de Dieu dans notre existence et en nous. Une présence au quotidien, en ce lieu de la vie intime de tous les jours. Une présence qui n'opère pas forcément de grandes choses dans une vie, mais qui renouvelle et transcende chacun des plus petits moments de notre vie. Et rien dans notre vie n'est trop petit pour que le Christ ou Dieu ne puisse s'y intéresser et ne puisse y apporter quelque chose.

*« La belle-mère de Simon était couchée, ayant la fièvre ; et aussitôt on parla d'elle à Jésus ».*

Les disciples ne demandent rien à Jésus. Ils parlent simplement de cette femme à Jésus. C'est le premier acte des disciples tout nouvellement

recrutés. Les premières paroles qu'ils prononcent dans l'Évangile de Marc. Le premier service rendu. Et c'est bien là le premier service que nous aussi sommes appelés à rendre : parler à Dieu de celui qui souffre, notamment celui qui souffre en silence, le sans-voix à nos côtés, celui ou celle qui est bien incapable de se relever seule.

Quand Jésus relève la belle-mère cela ne semble pas grand-chose parce que les traductions de la Bible sont souvent un peu maladroites. Mais en grec le verbe 'se lever' est le même que le verbe 'ressusciter' : passer de la mort à la vie. Si Jésus relève la femme, ce n'est donc pas simplement un coup de main extérieur, mais il la rend autonome et vivante. Il la guérit, la délivre de tout ce qui l'emprisonne, de tout ce qui l'empêche d'être soi-même. Chaque fois que Jésus relève quelqu'un nous pouvons y voir un acte de Dieu pour nous rendre un peu plus vivant, pour nous rendre à nous-mêmes, à ce qui nous sommes au plus profond de notre être.

Reste à savoir ce que signifie plus particulièrement cette menace de fièvre. Dans l'Ancien Testament la fièvre n'est mentionnée qu'une seule fois dans le livre de Deutéronome. Ce livre nous annonce que celui qui s'éloigne de Dieu, qui ne l'écoute pas a de la fièvre. Nous savons pourtant, ou nous pouvons savoir que Dieu n'envoie pas des maladies pour nous punir ou nous tester. Néanmoins combien de fois nous avons pu entendre et lire que le COVID est un moyen par lequel Dieu veut nous rappeler à l'ordre à cause de notre manière de vivre, d'exploiter la création et les prochains ? Ou autre variante que nous avons pu entendre: que c'est une manière de tester, d'éprouver les croyants. Cette manière de penser est une souffrance supplémentaire pour les malades, pour la personne concernée. En plus la maladie n'est pas une punition de Dieu, ni une manière de nous tester, de nous éprouver.

Et même à l'époque du Deutéronome on savait bien que ceux et celles qui s'éloignaient de Dieu n'ont pas plus la fièvre que les autres. Il y a évidemment un sens au-delà de la maladie physique. La fièvre qui menace celui qui s'éloigne de Dieu, la fièvre qui nous menace tous d'ailleurs, c'est la folie du désir de possession, la folie de se prendre soi-même pour le centre de l'univers, ou de croire que l'humanité pourrait s'en sortir toute seule. Cette fièvre est comme un feu intérieur qui donne soif, une soif perpétuelle et inextinguible, de posséder toujours plus.

Notre monde a la fièvre. Déjà avant la crise sanitaire il y avait une sorte de malaise de vivre ambiant, une soif déraisonnable de toujours plus de possessions, toujours plus de loisirs, toujours plus de distractions, toujours plus de bonheur, toujours plus ... Des désirs sans faim qui ne laissent jamais

en repos ou en paix. Ce n'est pas étonnant que le monde occidental n'a jamais connu autant d'hommes, de femmes, de jeunes qui dépriment, qui sont stressés, désorientés. De plus nous ne savons plus accepter l'échec, l'adversité.

Et pourtant chacune et chacun fait aujourd'hui l'expérience de l'adversité, des contraintes. Depuis une année notre monde connaît une poussée de fièvre assez dure. Elle nous touche toutes et tous. Elle nous concerne toutes et tous. Et ce n'est qu'ensemble, hommes et femmes, jeunes et personnes âgées que nous pouvons l'affronter et la surmonter.

Je vous avoue d'être choquée par la question de plus en plus posée, s'il est juste de sacrifier une génération, c'est-à-dire les jeunes, pour sauver les plus vulnérables. Et je suis d'autant plus choquée quand ce propos est partagé par le président de l'Uepal. L'Eglise et ses représentants ont une responsabilité autre que de reproduire les mêmes critères de jugement que la société dans laquelle nous vivons. Sa mission est d'annoncer la bonne nouvelle de l'amour de Dieu pour chacune et chacun. D'appeler à la solidarité. De chercher à unir au lieu de diviser. De faire de sorte que chaque être humain est vu, entendu et reconnu dans sa souffrance : la femme toute seule dans l'EHPAD, l'homme hospitalisé qui n'a plus droit à une visite, l'homme ou la femme qui attend avec impatience une intervention ou un traitement qui peut lui sauver la vie.

Marc nous appelle ce matin à nous identifier à cette femme qui est trop souffrante pour tenir debout. Il nous parle de ce que Dieu nous propose pour nous guérir, et il nous appelle à ensuite faire de même, à notre mesure, en aidant les autres à guérir : s'approcher de l'autre et lui tendre la main. Nous ne savons rien des causes de cette maladie de la belle-mère de Pierre. Ce n'est pas nécessaire. Dieu veut nous guérir, que cette fièvre soit due à une vie mal posée, à nos propres fautes, ou que cette fièvre soit due à la faiblesse de notre nature, ou à la faute d'un autre qui nous a blessé. En Jésus Dieu a le projet de nous guérir de nos mauvaises fièvres, et de nous remettre sur pieds. Chacune et chacun de nous, du plus petit au plus grand, du plus jeune au plus âgé.

Amen.